

JACQUES STEPHEN ALEXIS

LES ARBRES MUSICIENS

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

COMPÈRE GÉNÉRAL SOLEIL, *roman.*

LES ARBRES MUSICIENS, *roman.*

L'ESPACE D'UN CILLEMENT, *roman.*

ROMANCERO AUX ÉTOILES, *nouvelles.*

LES ARBRES MUSICIENS

.

JACQUES STEPHEN ALEXIS

LES ARBRES
MUSICIENS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1957.*

... Je dédie fraternellement ce livre à tous mes amis de la nouvelle génération de prêtres catholiques haïtiens qui, eux, n'ont pas oublié, je l'espère, les voix de la terre natale et qui se battent pour un clergé enfin national comme pour la ronde, sans exclusive, de toutes les mains autour du patrimoine du grand Empereur... Cette ronde à laquelle il a tout sacrifié !...

J. S. A.



I

Vorace au point de sembler vouloir avaler tout le large, cette embouchure béante, sensuelle, ravie, inassouvie, s'accouple avec la grande mer, étalant des muqueuses frissonnantes, presque charnelles sous la lune.

— ... Je te dis que c'est des loups-garous-brunes !...

— Des loups-garous-brunes ?...

— A bâbord, là... Des loups-garous-brunes, je te dis ! Mais regarde !

— Des loups-garous-brunes ?...

— Quel nègre couillon, mes amis ! D'où sors-tu ?... Tu n'as jamais entendu parler des loups-garous-brunes ?... C'est comme les autres loups-garous, des gens comme toi et comme moi, mais qui veulent devenir riches à tout prix... Toutefois, au lieu de faire leurs simagrées aux portes des cimetières, de donner des entrechats aux carrefours ou de guetter les chrétiens vivants devant les églises, ils pêchent... Le soir venu, tout comme les autres, ils se dévêtissent de leur peau comme d'un gant, la cachent dans un coin de la maison, derrière le canari ou la jarre d'eau fraîche, puis ils s'envolent, comme des oiseaux !... Le point de magie qu'ils possèdent leur permet de prendre tout le poisson qu'ils veulent, le plus beau. Ils

n'ont qu'à tremper leur queue dans la mer... Oui, leur queue !...

Justement des fantômes de vapeur tourbillonnent ça et là sur les eaux, fétus d'ombres et de lumières, animant d'in-vraisemblables ballets surréels sous la lune, puis décochent de soudaines pyrotechnies dans la tiédeur.

Des chuchotements froissent leur faux-papiers sur les barques de pêcheurs, blotties les unes contre les autres, à l'amarre dans le havre fluvial.

Les marins comme chaque nuit, le corps endolori par les embruns et les fatigues, enroulés dans leurs nattes de jonc, sucent un dernier bout de canne à sucre, fument une dernière bouffarde, sommeillent déjà les enchantements nocturnes et les fables immémoriales de l'île fée des Caraïbes. Le cœur ouvert à toutes les fantaisies, les yeux entrebâillés, sollicités par mille et un phantasmes, la tête touffue de légendes, ils vont dormir...

La terre des Tomas d'Haïti étincelle de merveilles telles que nul passant ne pourrait s'imaginer que la misère, la détresse eussent pu prendre racines en un pareil décor. De toutes parts fulgurent, fleurissent, s'irisent, embaument, pourroient tant de pièces de féerie que le merveilleux fuse irrésistiblement de chaque parcelle de terre, du ciel et du vent, vraisemblable, vivant, péremptoire.

Faux paradis des hommes, cette île a des accents de grandeur qui autorisent les plus folles équipées du rêve !

Là-bas, le pas noble sous les faix, la cohorte de paysans se hâte à la queue leu leu vers le bourg. Le flanc talonné par la savate de son amazone, un âne allonge le cou, se met à trotter et braie consciencieusement dans l'ombre déjà blême.

A la ville, les vieilles dévotes, les « dédées », maintenant se lèvent pour la messe de l'aurore.

Dans la buée marine des ports tout bleus, à Saint-Marc, à Port-de-Paix, à Petit-Goave, au Cap, les porteurs galopent

à qui mieux mieux pour charger les délicats régimes à bord du navire bananier au ventre ouvert.

Le terrible baracuda borgne de Saint-Louis-du-Sud chasse parmi les vieux canons engloutis du fort des Anglais et des Oliviers. Solennel, impassible, il pilote sa longue carène bleuâtre à tire-nageoire dans les frondaisons du corail blanc. Il passe la revue des petits poissons-docteur, qui, infatigablement, poursuivent leurs colloques académiques, picorant les ramures. Il attend.

Dans la plaine du Cul-de-Sac, sous l'haleine chevrotante du vieux vent caraïbe, le frisson des cannaies change d'orient et se tourne vers la mer.

Les Tomas d'Haïti ont recommencé à peiner, d'autres dorment, d'autres dansent encore, d'autres chantent déjà. Vers quelles rives l'antique caravelle de notre histoire et le vieux bâtiment¹ de Maître Agoué entraînent-ils en ce petit matin tout neuf les conquistadors des temps nouveaux, leurs hommes-lige et la forêt inapaisée des fils de trois races et de combien de civilisations ?...



Deux heures de l'après-midi venaient à peine de sonner. Il suffisait d'avancer le nez sous la galerie pour être aveuglé, criblé, rôti. Le soleil délirait littéralement d'ardeur, décochant un véritable feu grégeois, une pluie blafarde de néon qui se réfléchissait dans la poussière ocre de la rue. Les rayons giclaient tels des paquets d'épingles dans la bouche d'une couturière, et la cape d'argent bleuté du ciel étincelait, retombant derrière la mitre de travers du Morne-à-Vigie, frissonnant de frondaisons brûlées.

1. Le mot est pris dans son sens ancien : navire. Il s'agit ici en effet du dieu de la mer, Maître Agoué ou Agouet Arroyo dont le blason est un navire.

Pelotonnée dans un angle du débit d'alcool de Léonie Osmin, les jambes rentrées, la petite Céphise tremblait encore de la tétanie de rage que venait de présenter sa patronne. Jamais, au grand jamais, Léonie, connue pourtant pour ses colères spectaculaires, n'avait été comme ça. Or, Céphise savait bien que mam'zelle Léonie, pour se libérer et retrouver son souffle arrêté dans un spasme du sanglot, pouvait très bien se mettre à déverser une dégelée de coups, de gifles et de « calottes » sur sa petite tête de domestique de treize ans. C'était le seul cas où sa maîtresse-femme de patronne — qui était loin d'être méchante, Dieu le sait ! — la battait. Mais alors, le plus microscopique prétexte était le bon.

Du coin de l'œil, Céphise suivait Léonie à travers la rangée de bouteilles de clairin trempé qui, avec leurs branches d'anis, de citronnelle et leurs bouquets immergés laissaient transparaître le large et indomptable visage. Sous les squelettes de feuilles, fleurs géométriques, presque fleurs de neige, les traits paraissaient épaissis, tordus, douloureusement bouleversés par la colère et le verre déformant. Debout, la main à la mâchoire, un pied sur une chaise, Léonie réfléchissait. Ses jupes ramassées entre ses jambes lui faisaient un pantalon de zouave autour de ses cuisses abondantes de Vénus nègre. Les larges ailes de son nez, pur comme un épervier déployé, tressautaient; narines tel un trombone de 14 juillet sur la place de la Concorde, auraient dit ces braves gens de Saint-Marc. Elle émit une expiration sifflante, aiguë, contractée, puis un véritable beuglement :

— *Tonnerre 'crasé'm ! Vierge timène moin !...*¹

Elle frappa du pied, un terrible coup de pilon, et disparut en coup de vent dans la pièce contiguë.

Céphise entendit le cliquetis d'une cuvette émaillée et un ruissellement d'eau dans une respiration bruyante. Elle rampa

1. « Le tonnerre m'écrase ! La Vierge me tue même ! »

vivement jusqu'à la porte. Léonie était en culotte, toile jaune moulant des fesses en plein épanouissement, courbée, ahanant tel un phoque, elle se donnait de vigoureuses ablutions d'eau, au visage, à la poitrine. Un sein mûr, bel et balançant abricot géant des paradis indiens de la presqu'île du Sud, fit irruption du soutien-gorge. Léonie enfila des bas, se chaussa en un tournemain et, saisissant une robe cramoisie jetée sur le lit, la revêtit. Elle noua d'un geste un mouchoir bleu autour de sa tête, se ceignit brutalement les reins d'un foulard également bleu, releva sa robe, glissa dans le haut de son bas un grand rasoir et se rua dans la boutique.

Céphise eut juste le temps de se rejeter dans son coin et de reprendre son attitude timorée. Léonie attrapa une bouteille d'alcool trempé, du bois-cochon, en avala quatre ou cinq goulées, puis brandit un énorme *cocomacaque*¹ à larges nœuds qui traînait dans un coin :

— Si tu as le malheur de bouger de la boutique, à mon retour, je te fends la tête avec ce *cocomacaque* ! cria-t-elle à Céphise interloquée.

Elle était déjà dans la rue, sans chapeau sous le soleil, marchant d'un pas de guerre, comme un grenadier de 1804. Elle allait, les bras furieusement balancés, se déhanchant, frappant le sol de son *cocomacaque*. Elle avait pris la route du Portail La Scierie.

Un bourriquot en liberté, qui batifolait le long des haies, broutant çà et là une branche d'oranger, un brin de laurier ou quelques touffes de « bonbons-captain » tapies dans le fossé, prit peur à son approche. Léonie, à elle seule, occupait tout le chemin. Le grison, ne sachant plus où donner de la tête, haussait le col et faisait des écarts; excédée, Léonie lui assena un maître coup de son *cocomacaque* sur l'échine. L'âne partit au trot.

1. Gros bâton.

A cinq cents mètres de là, Léonie entra par une barrière faite de traverses de bois posées horizontalement sur des appuis. Un ruisseau courait à travers champs. Derrière une futaie de bananiers, dépassait un vieux toit d'ardoises délabrées, ces mêmes ardoises antiques, quasi noires qui faisaient au-dessus de la ville, malgré les efflorescences des ramures, une sorte d'éruption charbonneuse sur un animal en pleine luxuriance.

Léonie contourna en trombe la maisonnette et tomba sur un couple allongé sur des nattes. Couchée à la romaine, une jeune femme aux trois quarts dévêtue, languide, une lourde grappe de raisin à la main, faisait des mamours à son compagnon. C'était un homme trapu, d'un blond roux, adossé à un objet, quelque chaise glissée en plan incliné sous l'épaisse natte, il mordillait la grappe violette qui fuyait sans cesse ses dents jaunes, toutes dégainées. A l'approche de Léonie gesticulant comme une diablesse dans son caraco écarlate, il se leva vivement.

C'était visiblement un étranger, un homme de race blanche. Sa chemise ouverte montrait tout un pré de duvet blond sur la poitrine, voire même les épaules, délaissant à peine le cou. De stupeur il devint vert, puis ocre et, de honte, il plongea littéralement vers une soutane noire qui traînait sur la natte :

— Sortez ! Sortez ! hurlait-il, complètement affolé. Vous n'avez rien à faire ici ! Sortez !..

Il tremblait de tout son corps. Léonie esquissa un pas vif vers lui et posa le pied sur la soutane. Il se débattait furieusement pour s'emparer du vêtement, hoquetant des imprécations furieuses.

— Je ne sortirai pas, Père Kervor ! Même s'il m'avait fallu passer par le diable, je serais parvenue à te trouver ! Grâce au ciel de n'avoir pas à t'arracher ton « habit de bon Dieu » afin qu'on s'explique, homme à homme ! Je suis venue pour te foutre une raclée dont on parlera encore au Jugement

dernier, Père Kervor ! Vas-y, répète-le que je suis une putain, un loup-garou et une salope !...

— Jamais je n'ai..., bredouilla le prêtre.

— Ah ! tu te mêles de politique, Père Kervor ? Passe encore ! Tu veux empêcher M^e Désoiseaux d'être élu député ? C'est bon ! Mais ne te permets jamais plus de citer mon nom dans tes sales combines !...

Joignant le geste à la parole, Léonie se rua, plongeant vers ses jambes et l'arrachant de terre avec une aisance stupéfiante, le projeta violemment sur le sol. Le curé tomba sur les reins, le bruit en résonna longuement sur la terre meuble du champ. Sans lui donner le temps de retrouver ses esprits, Léonie lui assena à travers les flancs quatre ou cinq coups de son cocomacaque. Il se protégeait avec de tels gestes comiques que la colère de Léonie tomba sur le coup.

— Je te préviens, Père Kervor, la prochaine fois, ce n'est pas une simple raclée que tu recevras. Je te défigurerai de telle manière que tu ne trouveras même pas une femelle d'orang-outang à vouloir de toi, sybarite !...

Et, relevant sa robe, elle lui montra le rasoir enfilé dans le haut de son bas. Enfin elle respirait librement ! Elle éclata d'un rire démentiel et lui dédia son derrière.

De retour à la boutique, Léonie s'écroula dans un fauteuil, se déchaussa, puis se mit à pousser des hurlements effroyables, à gorge déployée. En un instant, tout le quartier fut ameuté, la boutique se remplit de monde. Dans son fauteuil, Léonie continuait à brailler. Une voisine lui ayant apporté une infusion de verveine copieusement salée, elle la but d'un trait et enfin s'expliqua :

— ...Aïe !... C'est ce cochon de Père Kervor ! s'exclama-t-elle. Non content de m'avoir fait passer, en pleine chaire, pour une putain, un loup-garou et une salope, parce que j'ai été lui faire rentrer ses mensonges dans la gorge, il m'a menacée... Il a juré qu'il ferait tout pour que Diogène, mon fils qui est à l'école apostolique, ne soit jamais reçu prêtre !...

Bientôt la ville entière fut en ébullition. Personne, même pas le lion de Saint-Marc qui sommeille dans l'église paroissiale, n'ignora que le Père Kervor, après les insultes proférées contre Léonie Osmin, avait été surpris par cette dernière dans une bacchanale effroyable, chez cette dévergondée de Rose Jarvis, et rossé d'importance. On décrivait les moindres détails de la scène. Le curé, tout le monde le jurait, avait fait serment que jamais Diogène Osmin ne serait reçu prêtre. Il avait, précisait-on, aussitôt alerté par télégramme monseigneur l'archevêque. D'aucuns affirmaient que pour l'instant le Père Kervor s'était enfermé dans l'église paroissiale et célébrait une messe noire contre Léonie.

Tard dans la nuit, la maison de l'héroïne était encore pleine. On lui posait des sangsues sur le cou, ses pieds ne quittaient pas un bain de moutarde, de temps en temps on arrosait sa tête d'eau froide et elle ingurgitait tour à tour lochs et infusions. M^e Désoiseaux, le candidat à la députation, poulain de Léonie, était là avec un visage docte et désolé. Au petit matin on entendait encore à travers tout le quartier les gémissements dolents de la « congestionnée ». Une veillée d'armes. Au « pipirite-chantant¹ », Emmanuel Accidentel, le concurrent de M^e Désoiseaux, vint également assurer Léonie de sa sympathie. Une dure bataille venait de commencer, avec des enjeux multiples, de lourds dilemmes. M^e Désoiseaux ou Emmanuel Accidentel sortiraient de cette affaire l'un député, l'autre dépité. Le Père Kervor quitterait le pays, ou Diogène Osmin, dans le meilleur des cas, n'officierait que dans quelque lointain Ouganda. Léonie entrerait au Conseil de Fabrique de l'église paroissiale, serait dame patronnesse à toutes les kermesses, membre du Tiers-Ordre de Saint-François, ou serait excommuniée.

1. « Pipirite-chantant » : le pipirite est un passereau chanteur, très matinal, d'où l'expression.



Si les hasards de la naissance avaient fait de lui le rejeton de quelque « bassin-haut d'eau ¹ » du Nord, l'héritier d'un « grand don ¹ » de l'Artibonite, ou le descendant d'un négociant consignataire de l'Ouest, le lieutenant Edgard Osmin se fût révélé une force de la nature. Juste ciel, quel tempérament ! Doué d'un appétit vorace, le bonhomme pouvait ingurgiter de fantastiques quantités d'alcool. Inaltérable de chair, ce voluptueux de la puissance, ce vaniteux, ce paon, gardait toutefois au fond de son cœur des petits coins de clarté. Feux follets qui naissent du sol tourmenté des faubourgs populaciers et dont n'arrivent pas à se départir ceux qui ont grandi non loin des terrains vagues, des petites gens et de la douleur ! Des lueurs de clairvoyance, d'honnêteté, d'humanisme, de panache même, éblouissaient parfois ce fauve somnolent, tapi, mais toujours aux aguets.

Au bout du compte, Edgard n'était devenu que lieutenant. Bien sûr, aide de camp de la Maison militaire du Président de la République, mais enfin un simple officier subalterne. Edgard n'espérait plus, un peu par indolence, passablement par dégoût de lui-même, mais surtout par réalisme. Il en était arrivé à la conviction que pour surnager du marais, il fallait avoir pied dans un des clans des sphères politiques : avoir de la branche, quoi ! Une famille avec laquelle on dût compter, de puissants amis dans le sérail, enfin un petit magot, pour acheter les consciences et pour subsister durant les mauvais jours. Non seulement arriver, mais pouvoir se maintenir, monter, monter sans cesse, revenir toujours après les méchantes bottes, les chancellements, les désarçonnades inévitables. A quoi bon tenter sans cela ? Or pour toute famille il n'avait qu'une petite boutiquière de mère, Virago de province, madame Sans-Gêne à ses débuts, qui jouait les

1. Appellation des grands propriétaires fonciers et feudataires.

femmes politiques au Portail La Scierie ! Ses frères n'existaient pas ; le poète noceur valait le candidat curailon. Quant aux amis, c'était de lui que les seuls prétendants à ce titre escomptaient quelque chose. Enfin le magot, ce n'était ni sa solde ni le bas de laine de Léonie qui pouvaient l'assurer. Donc le hasard, l'occasion pouvaient seuls être les maîtres du destin d'Edgard Osmin...

Il attendait leur rendez-vous de pied ferme. Son matériau était fort heureusement de la même texture que celui d'un roi nègre : tissé de fatalisme et d'appétits effrénés... Rêves démesurés, abandon aux étoiles directrices, éclats de tendresse comme ces imprévisibles orages tropicaux survenant en pleine sécheresse. Edgard n'avait peur ni de la vie ni du prix à payer, c'était un prince de la nuit, un possédé de mirages... Etincelantes verroteries, bicornes empanachés, boîtes à musiques étranges avec leurs énigmatiques danseurs mécaniques. Oui, comme ces roitelets africains, ces tristes sires du temps de la Traite, il attendait assis le négrier-brocanteur qui viendrait lui demander les bras, les jambes, le cœur de ses ennemis, ses frères. Que signifie la vie ? Les dieux eux-mêmes ont mis les termites du désir dans le cœur des hommes !

Edgard Osmin croyait à ces démons qui demandent des vies en échange des aspirations trop escarpées. Il n'avait peur d'aucun contradicteur. Il se sentait capable de prouver que la morale des prétendus civilisés d'aujourd'hui était la même que celle en vigueur pendant les millénaires de barbarie. A son avis, rien n'avait fondamentalement changé dans le monde, seuls les mots, les formules, les formes de la domination avaient varié. La jouissance, le bonheur étaient des conquêtes égoïstes qui se réalisaient aux dépens d'autrui. Il méprisait les distinguos subtils, les alibis, la larme à l'œil. Il fonçait comme la foudre, zigzagant mais précis, sans frein... De sang, de larmes de sang, de sueurs de sang vivrait toujours le monde !

— Il est des hommes comme il est des proies et des éper-

JACQUES STEPHEN ALEXIS

Les arbres musiciens

La famille Osmin, en rupture de classe, vit un des nœuds de l'histoire d'une île de la Caraïbe. Dans l'Haïti des années quarante, la mère, matrone tendre et redoutable, et ses trois fils : le prêtre docile et veule, le lieutenant vaniteux et avide, l'intellectuel bohème et sceptique, sont acteurs et victimes d'une tragédie qui les dépasse. Léonie se mêle de politique, Carles se saoule et persifle, Edgard sera le sabre – allié à la sorcellerie – et Diogène le goupillon.

En face d'eux : Gonaïbo, enfant sauvage, petit prince solitaire de la savane, Bois-d'Orme Létiro, grand-prêtre du sanctuaire vaudou de Nan-Remembrance et dépositaire vénérable de la tradition, tout le petit peuple rieur en dépit de tout, pathétique, héroïque et matois, mais aussi les Loas, les dieux d'Afrique : Ayizan, Legba, Damballah, Ogoun, Erzulie..., tous vont lutter pour défendre la terre et les dieux, leur foi et les trésors légués par leur race et leur histoire.

Sur l'air de *Rum and Coca-Cola* des sœurs Andrews, c'est une forfaiture et un épisode dramatique où les maîtres de l'époque s'allient aux États-Unis par l'entremise d'une compagnie d'exploitation du caoutchouc pour spolier les « nègres-feuilles » de leur sol. Le haut clergé catholique européen saisit là l'occasion de relancer sa croisade contre la religion vaudou, vieille concurrente irréductible et insaisissable, par ce qu'on a appelé une « campagne antisperstitieuse » émaillée de persécutions dignes de l'Inquisition, d'abjurations forcées et de saccages de temples. Ces hounforts, lieux traditionnels de résistance depuis la révolution victorieuse des esclaves en 1804, concentrent une fois encore l'énergie du refus spirituel lié à une vision du monde ancestrale.

nrf



9 782070 200931



57-VI A 20093

ISBN 2-07-020093-0

Extrait de la publication